

PATHOLOGIE ET BESTIALITÉ : UNE REPRÉSENTATION MÉTAPHORIQUE DE LA MALADIE DANS LES TRAGÉDIES DE SOPHOCLE

Stéphanie TÉRASSE*

Résumé

L'animal est rare dans l'ensemble des tragédies conservées de Sophocle, tant au cœur de l'intrigue que dans l'expression imagée. Sa présence insistante comme univers de référence à l'expression métaphorique du mal physique - qui terrasse l'Héraclès des Trachiniennes et le héros éponyme de Philoctète - y est d'autant plus remarquable, et informe doublement la maladie qui lui est comparée. L'animal commence à être utilisé comme repoussoir pour penser le statut et les ressources de l'humain, dont les contemporains de Sophocle prennent une conscience plus aiguë. Le recul, inscrit dans l'espace, du monde sauvage face à la civilisation suggère une supériorité ontologique de l'homme, doué d'une intelligence ingénieuse qui lui permet justement de repousser les bêtes.

L'image animale peut alors assumer l'ambivalence que la maladie revêt dans les mentalités du siècle de Périclès : dans le climat de confiance en la raison humaine qu'illustre la victoire sur les bêtes sauvages, la "maladie sauvage" s'offre à une appréhension rationnelle où elle peut succomber ; inversement, repoussé aux confins, l'animal sauvage demeure un horizon menaçant, n'est plus que l'Adversaire : la blessure réintroduit l'irrationnel et le sauvage au cœur de la cité humaine et de l'homme lui-même. Ainsi, alors que la critique a souvent traité séparément des deux conceptions rationnelle et irrationnelle de la nosos qui cohabitent dans la tragédie comme dans les mentalités athéniennes, on veut montrer que la métaphore est le lieu poétique où elles coexistent, se nouent. Celle-ci soutient d'une part la clinique de la référence médicale dans nos deux pièces : la description de la maladie "dévorable" offre des caractéristiques proches d'affections relevées dans le Corpus hippocratique, mais aussi des innovations dans la démarche même de cette médecine : 1. accumulation et précision des symptômes évoqués par la morsure et la dévoration ; 2. dimension temporelle capitale : les courses errantes et les repas de la bête expriment la durée générale de la maladie, la fréquence et l'évolution des crises ; 3. insistance sur l'expression de la douleur : la métaphore entreprend de donner un langage à ce qui est par nature intraduisible. Mais au plus fort de la douleur, le héros atteint les limites de son humanité ; il voit la maladie comme un prédateur redoutable qui bouleverse doublement la hiérarchie entre les règnes : prenant les traits diffus du serpent ou du fauve, la maladie est une proie qui s'est jetée sur le chasseur et triomphe de lui avec ses propres armes ; non seulement le sauvage affronte l'humain mais le contamine. C'est de ce franchissement que la nosos tire sa dimension tragique et renvoie implicitement à une explication irrationnelle, alors même que sa description fait une place à l'appréhension rationnelle. L'animal traverse la tragédie quand l'animalité de l'homme inquiète.

Summary

Bestiality and pathology: metaphoric representations of disease in Sophocles' tragedies.

Mentions of animal are quite uncommon in Sophocles' extant tragedies - plot or imagery. Thus one cannot fail to notice the importance of the representation of disease as a wild beast, whose function is not only a poetic one. Heracles' or Philoctetes' "wild disease" holds the ambivalent characteristics attributed to animal in Athenian minds in the age of Pericles. By the time when contemporaries of Sophocles become more aware of the ingenious ability of human being, animal may act as a foil: its figurative presence suggests that the "bestial illness" can be overcome by rational medicine. On the contrary beasts keep embodying men's enemy: wound threatens civilization and city as the man himself, irrational arises from within.

Instead of studying separately the rational and irrational approaches of nosos as critics usually do, we attempt to show that both are equally present and joint in the metaphor of disease. Illness is clinically described and in the same time identified with a creature that challenges the humanity of the hero. On the one hand, the actions of the beast are used to describe meticulously the symptoms, as these can be found in medical listings; to stress the temporal features of the disease; to give words to pain and to physical sensations, like "bite" and "gnawing".

On the second hand, the suffering hero cannot control this attacker nor defend his integrity: identified to the most fearsome animals (homeric snake or wilcat), disease is a prey that not only swooped on the hunter, but passed on its bestiality to him: man "living with" his disease runs the risk of being contaminated by its wildness.

Thus animal appears in tragedy when the poet gets concerned with man's animality.

Mots clés

Tragédie, Médecine, Métaphore, Fauve, Maladie sauvage.

Key Words

Tragedy, Medicine, Metaphor, Wild beasts, Wild disease.

*Université Paris IV-Sorbonne, UFR de Grec, 16, rue de la Sorbonne, 75005 Paris, France.

Les Trachiniennes et *Philoctète* ont en commun de mettre en scène un mal physique qui terrasse le héros. La gangrène qui ronge le pied de Philoctète abandonné par ses concitoyens dans une île sauvage, et la tunique empoisonnée qui attaque les flancs d'Héraclès provoquent des crises de douleur où le mal est assimilé à un animal sauvage qui assaille et dévore les chairs. La "maladie"⁽¹⁾ bestiale s'identifie à l'aide d'un réseau de qualificatifs. Le lexique alimentaire contribue à la personnification décisive qui s'opère par le biais de verbes de mouvements : le mal, plus ou moins nommé, poursuit le malade pour se repaître de ses chairs ; l'homme à son tour le nourrit contre son gré et "habite avec" sa plaie.

Ce qui nous intéresse particulièrement ici, ce sont les fonctions de la représentation métaphorique de la *nosos* (maladie) sous la forme d'une bête sauvage. À travers l'analyse précise de cette image, en relation avec la conception de l'animal au V^e siècle, se dégage le regard ambivalent, à la fois tragique et rationnel, que Sophocle porte sur le fait nosologique.

Un monde anthropocentré

L'animal est rare dans l'ensemble des tragédies conservées de Sophocle, tant au cœur de l'intrigue que dans l'expression imagée. Sa présence insistante comme univers de référence à l'expression métaphorique de la blessure y est d'autant plus remarquable. Une explication de ce manque d'intérêt général pour les mœurs animales peut être trouvée dans le regard que Sophocle, fidèle en cela aux préoccupations de ses contemporains et des Athéniens du siècle suivant, porte sur l'animal appréhendé dans ses rapports avec l'humain. Un petit détour sans prétentions philosophiques par cette vision est susceptible d'informer l'usage métaphorique que nous nous proposons d'étudier ici.

La vision différenciée et anthropocentrée du monde terrestre - qui émerge chez Hésiode⁽²⁾ - s'impose progressivement au V^e siècle av. J.-C. Forts de la conscience que l'homme athénien prend des ressources de son intelligence, en particulier lorsqu'elle est exercée collectivement, les poètes tragiques célèbrent chacun la séparation de la nature sauvage et de l'humain à la faveur de ce dernier⁽³⁾. Le

célèbre premier *stasimon* du chœur d'*Antigone* fournit un de ces éloges de la civilisation et des "arts", à la gloire de l'homme et acquiert une portée plus générale par la voix du chœur que les tirades de Prométhée et de Thésée.

"Il est bien des choses extraordinaires, mais rien de plus extraordinaire que l'homme (...).

Il attire en les ayant emprisonnés le peuple des oiseaux irréflechis, ainsi que les espèces de bêtes sauvages et la population de la mer, dans les replis de ses filets, l'homme à l'esprit ingénieux ! Il se rend maître par ses ingénieuses inventions de la bête qui séjourne dehors et parcourt les montagnes, et il jugulera sous l'attelage le cheval à l'épaisse crinière et l'infatigable taureau des montagnes.

Parole, souffle de la pensée, élans qui organisent les villes, il les a appris par lui-même, et il a appris à échapper aux traits du grand air et de la pluie, hors des rocs gelés où il ne fait pas bon séjourner, l'homme plein de ressources ! Il n'est sans ressources contre rien de ce qui peut l'attendre. Contre Hadès seul il ne trouvera pas d'échappatoire, mais il a opposé bien des remèdes ingénieux à des maladies invincibles.

Possédant ainsi le talent ingénieux de ressources dépassant toute espérance, alors il avance tantôt vers le bien, tantôt vers le malheur." (v. 332-3, 342-66).

Il semblerait en quelque sorte qu'en prenant conscience des ressources de l'homme, dans les arts, l'auteur tragique se désintéresse de l'animal, sauf lorsqu'il permet de dire, sur le mode de la comparaison, l'éclatante distinction de la raison humaine⁽⁴⁾. Et le repoussoir idéal à cette ère où triomphe la raison humaine dans la cité athénienne devient l'époque mythique, antérieure à la civilisation, où les bêtes sauvages peuplaient le monde habité et l'emportaient sur l'homme.

Ce texte est significatif, d'un côté parce que la glorification de l'initiative humaine y est particulièrement accentuée par rapport aux passages comparables des autres tragiques : les arts sont chez Eschyle un don de Prométhée aux hommes, chez Euripide l'émergence de la civilisation est due à une divinité. Dans *Antigone*, comme l'ont déjà remarqué plusieurs commentateurs à propos de la forme moyenne *ἐδιδάξατο*, c'est "l'homme qui s'est enseigné" à

⁽¹⁾ Nous emploierons le terme "maladie" pour désigner la *νόσος* qui affecte les héros - plaie ou blessure, dépeinte du reste comme un véritable phénomène pathologique.

⁽²⁾ La "loi de justice" confiée à l'humain le destine à s'affranchir de l'animalité ; cf. A. Bonnafé (1984, p. 226-228 et 236-238).

⁽³⁾ Eschyle, par le héros du *Prométhée enchaîné* (représenté entre 472 et 450 ?), v. 442-506 ; Sophocle, au premier *stasimon* d'*Antigone*, v. 332-375 (en 442) ; Euripide dans la bouche de Thésée, v. 200-218 des *Suppliants* (en 422).

⁽⁴⁾ Peut-être peut-on rapprocher de ce mouvement, la tendance du peintre classique - inverse de celle que présente la céramique archaïque - à concentrer son art sur la figure du chasseur (proportions, détails des attitudes et des vêtements) plus que sur celle du gibier ; cf. A. Schnapp (1984, p. 67).

lui-même les *μηχαναί* évoquées. Et d'autre part, la comparaison du *Prométhée* d'Eschyle et de notre *stasimon* est éclairante : reprenant la trame de son prédécesseur, Sophocle la condense et y laisse une place plus nette à l'animal (première antistrophe) ; seulement c'est pour exprimer la faculté que son intelligence donne à l'homme, via ses inventions techniques et en l'occurrence cynégétiques, de l'emporter matériellement sur les animaux réels, qui sont dotés du seul statut de dominés exactement au même titre que les autres éléments naturels (la Mer, la Terre, qui occupent la première strophe).

L'homme doit sa victoire sur les animaux, liée au recul du monde sauvage - par la chasse des uns et la domestication des autres - à ce qui l'en distingue, à l'usage de son intelligence spécifique. Distinction confirmée par la deuxième strophe, plus centrée sur les capacités remarquables de l'homme et sur l'organisation de la vie sociale qu'elles permettent. La circulation du lexique intellectuel, et son opposition à l'épithète "irréfléchi, à l'esprit léger" qui caractérise les proies des ingénieux pièges humains, suggèrent que la victoire, nouvellement établie, des hommes sur les bêtes, illustre une supériorité de l'humain sur l'animal dans la hiérarchie des êtres vivants. C'est elle qui conditionne la supériorité de fait, inscrite dans l'espace et dans l'histoire plus ou moins mythique par l'extermination du vivant sauvage ou son intégration dans la civilisation.

L'animal a une fonction symbolique, faisant office de repoussoir dans une réflexion schématique sur le statut de l'humain. En revanche l'animal réel n'est plus guère observé par Sophocle, qui puise dans la tradition homérique ses quelques comparaisons animales. La familiarité de l'homme et de l'animal est généralement tue⁽⁵⁾, et leur seul point commun, que suggère discrètement le chant cité d'*Antigone* (v. 361 sq.), c'est leur condition mortelle, contre laquelle le génie humain ne peut rien.

Ambivalence de l'animal, ambivalence de la maladie

Ainsi, à côté de références ponctuelles au comportement animal sans grande incidence sur le déroulement des tragédies, la souffrance s'épanouit en Philoctète et Héraclès au rythme des mouvements d'une bête sauvage. Encore ne

s'agit-il que de touches métaphoriques, non d'une comparaison explicite, mais l'étendue de la métaphore filée, identifiée dès l'Antiquité par les scholiastes et repérée par nos contemporains⁽⁶⁾, structure la représentation, dramatique et mentale, de la maladie chez Sophocle.

Quelle est alors l'ambivalence d'un tel imaginaire animal ?

Dès lors que l'animal est conçu comme un danger moindre et sert de faire-valoir à la subtilité de l'esprit humain, lui comparer le phénomène pathologique, c'est envisager que ce dernier ne soit plus nécessairement insurmontable, s'il est appréhendé rationnellement, voire soigné, par le médecin. Dans l'éloge de l'homme, le chœur ne mettait-il pas au compte de l'ingéniosité créatrice la parade contre les maladies au même titre que les méthodes de chasse et de domestication (*Ant.*, 362 sq.) ? Or le climat de confiance en la raison humaine que la maîtrise de l'animal illustre, est aussi le contexte historique où s'élabore une pratique médicale plus rationnelle qui désacralise la *nosos* pour proposer une explication et une thérapie naturelles, et se trouve consignée dans le *Corpus Hippocratique*. À défaut d'en accepter l'étiologie profane⁽⁷⁾, Sophocle accueille certains de ces enchaînements organiques et semble s'inspirer de pratiques médicales.

Inversement, repoussé aux confins de la civilisation, l'animal sauvage demeure pourtant un horizon menaçant, et d'autant plus, peut-être, que l'animalité devient la marge contre laquelle se construit l'idée de l'humain. La rupture entre l'homme et la bête donne à ne voir plus dans la seconde qu'un adversaire. Un glissement dans l'emploi de la métaphore est révélateur : dans la tragédie ce n'est plus le guerrier humain qui est comparé à un fauve en mouvement - valorisant - comme dans l'univers épique ; c'est à son adversaire impalpable, à la maladie qui le terrasse que sont prêtées les caractéristiques du puissant animal. Si la cité offre un espace protégé où peut s'épanouir la civilisation, aux frontières duquel est repoussé l'univers sauvage, la maladie, s'appropriant les traits de la bête, et la réintroduisant symboliquement au cœur de la communauté humaine, peut apparaître comme la résurgence des forces irrationnelles... "forces d'autant plus redoutables, souligne J. Jouanna (1988, p. 360), et difficiles à combattre qu'elles sont, non pas hors de l'homme, mais en l'homme".

⁽⁵⁾ *Electre*, 1058-1062 présente la seule exception, me semble-t-il, en proposant le souci qu'ont les oiseaux de leurs géniteurs comme modèle pour l'humain. Ce faisant, Sophocle prend soin de qualifier les oiseaux qui servent de comparant à l'aide de l'adjectif *φρονιμωτάτου*, projetant ainsi sur l'animal la *φρόνησις*, ingéniosité créatrice humaine, et reconnaissant dans les mœurs animales la *γυροτροφία* humaine, obligation sociale pour les enfants d'assurer les vieux jours de leurs parents.

⁽⁶⁾ Auxquels nous nous référons par la suite : J. C. Kamerbeek (1948), C. Segal (1981), J. Jouanna (1988), A. Schnapp (1997).

⁽⁷⁾ La maladie est pour Hippocrate un déséquilibre dû à des facteurs extérieurs (climat, régime) ou à des humeurs de l'organisme.

La critique a souvent traité séparément des deux conceptions, rationnelle et irrationnelle, de la maladie, qui cohabitent dans la tragédie comme dans les mentalités athéniennes d'alors. Mais il nous semble que la métaphore est le lieu poétique où elles se nouent. Loin d'être le support de la seule conception primitive de l'affect pathologique, l'image animale sert également l'approche rationnelle. C'est cette coexistence que nous souhaitons montrer, en commençant par cette dernière fonction.

Une description rationnelle ?

Des études ont déjà noté la précision clinique des descriptions, voire relevé le réalisme de certains symptômes dont se plaignent Philoctète et Héraclès, en montrant leur concordance avec des cas cliniques ou certaines théories médicales⁽⁸⁾. Ces rapprochements sont le point de départ permettant d'affirmer une reconnaissance par les Tragiques de la médecine hippocratique, fût-ce ou non sous la forme du *Corpus Hippocratique* qui nous est parvenu. Mais outre ces notations - souvent elles-mêmes intégrées à l'action du fauve dans nos pièces, si la métaphore animale rejoint l'approche de la médecine rationnelle, c'est plus généralement parce qu'elle s'inscrit dans l'effort de cerner le phénomène pathologique, dans ses variations et ses différentes facettes⁽⁹⁾. La déclinaison des mouvements de la bête tisse un réseau d'informations qui sert bien sûr le pathétique, mais qui renvoie aux caractéristiques de la nouvelle médecine. Les traités hippocratiques témoignent effectivement que le fondement de la pratique des écoles de Cos et de Cnide, et vraisemblablement leur nouveauté par rapport à la médecine religieuse, est la systématisation de l'observation symptomatologique, du compte-rendu aussi complet que possible. Fournissant un langage dont l'expression de la maladie est traditionnellement pauvre, l'image animale rend compte au moins des trois composantes de la maladie selon la médecine rationnelle :

- un certain nombre de symptômes connus, notamment l'action du poison ou de la gangrène sur les chairs,
- la dimension temporelle de l'affect,
- la nature de la sensation douloureuse.

Symptômes

Aussi la personnification n'implique-t-elle pas à elle seule une conception archaïque de la maladie : certes nos héros, en proie à une douleur croissante, évoquent spontanément le déchaînement d'un agresseur extérieur ; mais cette représentation mentale est contrebalancée par des informations d'ordre quasi médical. Les allées et venues, les actions de la bête fauve, identifiable au moins par le vocabulaire du sauvage et de la dévoration qui parcourt les textes, traduisent en particulier la progression de la *nosos* sur les chairs du blessé, et la récurrence de crises paroxystiques.

Dans ce cadre, la métaphore animale sert une précision de l'observation symptomatologique proche de celle des traités de médecine, accumulant de plus des signes compatibles aux yeux du médecin de l'époque.

Nous citerons deux exemples de rapprochements possibles avec des descriptions médicales.

Héraclès décrit l'action du poison :

"Il presse mes flancs, il se nourrit depuis les profondeurs de ma chair, et vivant auprès de mes bronches, il s'en repaît. Il a déjà bu entièrement mon sang, et l'ensemble de mon corps est détruit, dompté par cette mystérieuse entrave !" (*Trach.*, 1053-1057).

La profondeur de l'atteinte, localisée précisément, est évoquée par l'acharnement de la bête affamée. La crise ainsi ouverte suit son cours avec d'autres altérations pathologiques, dont les yeux révulsés, également associés à une éclipse de la conscience dans *Ajax*, expression qu'on ne trouve que dans la littérature technique et tragique (*διάστροφον*, *Trach.* 795, *ἀποστροφον*, *Ajax* 69). Or, les symptômes chez Héraclès, plaie localisée qui affecte pourtant l'ensemble du corps et du flux sanguin, cécité momentanée et retour à la lucidité, sont précisément associés dans un passage de l'*Appendice des Régimes aux maladies aiguës* :

"Il souffre avec un sentiment de morsure (*δακνόμενον*) aux entrailles ; les veines irritées à leur tour, devenues trop sèches, se tendent, et, enflammées, attirent les flux d'humeurs. De là, le sang étant corrompu et l'air n'y pouvant suivre les voies naturelles, ce blocage de la circulation provoque les refroidissements, les obscurcissements de la vue, perte de parole, pesanteur de tête, spasmes..." (VII, 1-2).

⁽⁸⁾ J. Psichari (1908) cherche à identifier des affections hippocratiques dans la gangrène de Philoctète et y reconnaît notamment l'association des deux fonctions contradictoires de l'hémorragie, déjà prises en compte par le médecin ; l'article de J. Jouanna (1983) montre une conception répandue chez les tragiques comme chez Hippocrate des vertus curatives du sommeil.

⁽⁹⁾ Pour juger de l'influence de la médecine, il n'est pas nécessaire de pouvoir établir dans ces tragédies un diagnostic global, mais de discerner une tonalité proche ; de reconnaître non une maladie existante, mais une démarche.

L'association de la menace du fauve et du symptôme hippocratique suggérant une étiologie organique à la maladie inaugure également la crise de Philoctète, qui va se dérouler sous nos yeux :

“Coule à nouveau le sang sombre qui dégoutte au fond de ma plaie, et je pressens quelque chose de terrible. Ah mon pied, quels maux tu me causes ! Il s'approche, il s'avance, le voilà tout près.” (Phil. 783-788)⁽¹⁰⁾.

La description n'est pas sans rappeler des cas hippocratiques :

“Quand on incise... le sang coule noir, trouble (...). Quand donc les vaisseaux regorgent de sang pour la même cause, le malade est pris de douleur, vertige, et lourdeur dans la tête.” (*Maladies II, IVb*, trad. de J. Jouanna).

L'entreprise poétique, avec ses propres moyens, offre une description précise, à l'image du souci général de la pratique médicale rationnelle, dont l'essentielle avancée, répétons-le, réside dans la systématisation des observations⁽¹¹⁾. Les “traités-listes” témoignent que la sémiologie systématique est une composante essentielle - même si elle doit s'accompagner d'une identification, d'une thérapeutique et d'un pronostic - de la médecine rationnelle en émergence, qui contraste fort avec le peu qu'on sait des consultations de la médecine religieuse⁽¹²⁾.

Le temps

Chaque “cas” hippocratique s'inscrit dans la durée, au fil de l'évolution des symptômes. La pratique hippocratique prête une importance nouvelle à la temporalité. Or on doit remarquer que, dans la tragédie, la métaphore animale trace les cadres temporels de la maladie ; sous l'apparence de caprices imprévisibles du fauve, les retours des accès de douleur s'inscrivent en réalité dans une régularité et pour chacun dans une durée et un déroulement cohérents. La

personnification de la maladie tragique n'évacue pas l'idée confuse d'un être mais sa présentation est celle d'un processus constitué d'étapes. Le regard tragique rejoint ainsi l'œil du médecin grec de l'époque classique, pour qui la maladie, “scandée par des crises qui, à des intervalles réguliers, se manifestent”, est un “événement étendu dans le temps dont il faut saisir, par une opération intellectuelle appelée pronostic, la régularité diachronique de toutes les phases” (Grmek, 1995, p. 219-220). C'est la découverte de la médecine rationnelle que résume la formule des *Problèmes* aristotéliens : “La maladie est un mouvement, la santé un état de repos” (VII, 4).

Avant la crise proprement dite, Philoctète, expert et diagnosticien de sa propre pathologie, expose les caractéristiques de son mal, et ce sont à la fois sa durée, son rythme et sa progression que couvre l'image de la bête affamée. Le champ lexical de la pâture évoque sa durée : “je dépéris, pauvre de moi, depuis dix ans déjà... à nourrir ce mal dévorant”⁽¹³⁾.

L'aggravation de la gangrène est suggérée par l'épanouissement de la bête bien nourrie : “mon mal ne fait que croître et embellir” se plaint Philoctète en employant le verbe *θαλέω*, double d'*ἀνθέω*⁽¹⁴⁾, applicable à l'épanouissement de tout être vivant.

Enfin, c'est un ulcère persistant, dont la périodicité des accès douloureux est traduite dans les *Trachiniennes* par le verbe *φοιτάω*, aller et venir (v. 979). Les crises de Philoctète coïncident aussi avec les heures de repas du fauve : “elle revient après un long moment, sans doute quand elle a eu son saoul de courses errantes”⁽¹⁵⁾.

À côté du développement global de l'infection, le déroulement de la crise proprement dite, présentée dans les deux pièces presque en temps réel et en partie sous nos yeux, associe mouvements du fauve et motifs empruntés à la réalité pathologique : succession crédible des malaises, de la douleur paroxystique au sommeil apaisant, en passant par la perte de tout contrôle. Chaque malade subit deux crises : distinctes pour Héraclès, l'une

⁽¹⁰⁾ Symptômes complétés par Néoptolème v. 821-826 : “Il semble que le sommeil va s'emparer sous peu de lui. Car sa tête s'incline, la sueur inonde tout son corps ; une veine noire a crevé au bout de son pied ; le sang s'en écoule.”

⁽¹¹⁾ Comme le rappelle J. Jouanna (1983), les livres impairs des *Epidémies* offrent de bons exemples de ces listes de maladies, et descriptions de cas.

⁽¹²⁾ Les comptes-rendus de cures gravés du IV^e siècle, retrouvés par exemple au sanctuaire d'Epidaure, proposent des descriptions aussi sommaires que la mention de la thérapie employée : plaie à la tête, claudication..., guéris miraculeusement dans la nuit passée au temple d'Asclépios et d'Apollon. Cf. B. Vitrac (1989, p. 42-51).

⁽¹³⁾ *Ἀπόλλυμαι τάλας, ἔτος τόδ' ἤδη δέκατον... βόσκων τὴν ἀδηφάγον νόσον* (Phil., 311-3).

⁽¹⁴⁾ *ἡ δ' ἐμὴ νόσος, αἶε τέθλε καπὶ μείζον ἔρχεται*, Phil., 258 ; *ἤνθηκεν*, Trach., 1089.

⁽¹⁵⁾ *ἥκει γὰρ αὕτη διὰ χρόνου, πλάνοις ἴσω, ὥς ἐξεπλήσθη*, Phil., 758-759.

hors de la scène et une sous nos yeux (*Trach.*, 750-812, puis 983-1111); deux moments successifs identiques d'une crise continue et visible pour Philoctète (*Phil.*, 730-781, puis 782-820).

Le déroulement est comparable dans les deux pièces, suivant les mouvements du fauve: il approche ou arrive: *προσέρπει, προσέρχεται τόδ' ἐγγύς, ἔρπει* (*Trach.*, 1089, *Phil.*, 787788)⁽¹⁶⁾; il revient *θρῶσκει αὐτῷ, αὐτῷ ἔρπει*, il s'élance *ἐξώρμηκεν*, attaque à nouveau *ἀνθήψατο* (*Trach.*, 1028, 1010, 1089, 778.); il est là *ἦκει*, dévore *ροφεί, δαίνυται, αὐτῷ βρύκει, βρύκομαι* et enfin transperce *διαμπερές, διέρχεται* (*Phil.*, 743, 745, 758, 791; *Trach.*, 1054, 1088).

L'approche progressive annonce qu'il s'agira d'une crise en crescendo, jusqu'à un paroxysme, où "transpercé", le blessé croit mourir (*Phil.*, 747), tandis que le corps réagit par un phénomène sanguin. Cette acmé coïncide avec un moment de délire ou d'absence: regard hagard d'Héraclès, fixation obsessionnelle par Philoctète d'un point imaginaire, proche de l'hallucination (*Phil.*, 814-5); le héros, envahi par la *nosos* est tout occupé à se débattre, et se détache du monde extérieur: à sa place dans la métaphore filée, ce passage n'est pas non plus incohérent d'un point de vue médical. Les extraits hippocratiques que nous avons cités font état de l'influence de l'affection corporelle sur le mental au point de provoquer le délire ou l'absence.

Enfin, la douleur s'apaise: la sieste du monstre repu et dompté coïncide avec le sommeil du malade, réparateur selon la théorie hippocratique. Philoctète annonce cet aboutissement normal:

"Le sommeil me prend dès que le mal est sorti; il ne peut s'arrêter avant; mais alors il faut laisser dormir en paix" (*Phil.*, 766-769).

L'indétermination du complément d'objet renvoie au malade comme à son agresseur...

Le vieux garde-malade suggère une pause comparable dans les *Trachiniennes*, en filant la métaphore:

"Veille à ne pas éveiller l'homme enchaîné par le sommeil, veux-tu bien ne pas exciter (*κάκκινῆσεις*) ni relever (*κἀναστήσεις*), dans ses va-et-vient (*φοιτάδα*), la terrible maladie, mon enfant" (*Trach.*, 978-980).

Les verbes *ἐκκινέω* et *ἀνίστημι* évoquent l'action du fauve excité par le dompteur et bondissant hors de sa couche. Le vieillard répète là le risque de "mettre en mouvement (*κινέω*) la douleur sauvage" (v. 974-975), ce dont Héraclès menacera à son tour son fils (v. 1242)⁽¹⁷⁾.

Inversement, calmer la crise, c'est renvoyer la bête sur son gîte, ou la dompter. Philoctète a recours à des simples:

"J'ai à ma disposition une plante grâce à laquelle je calme presque toujours cette poussée de manière à la dompter (*πραύνειν*) tout à fait" (*Phil.*, 650).

La sensation douloureuse

Lors de l'accès de douleur, les verbes d'actions prêtées au mal-fauve se bousculent aux lèvres des deux malades. Logique d'un point de vue psychologique et dramatique, cette multiplication a pour effet de définir la nature de la douleur aussi précisément que le souhaiterait un praticien. Le *Corpus Hippocratique* a justement recours à un vocabulaire de plus en plus imagé pour la désigner, en même temps qu'il met l'accent sur une déontologie médicale qui fait une large place au dialogue du malade et du médecin⁽¹⁸⁾.

Dans nos pièces, l'expression de la souffrance a sa propre nécessité tragique, et il ne s'agit pas d'en tirer argument pour affirmer une influence de la médecine sur la tragédie, mais l'effort pour la communiquer rejoint la recherche médicale d'un vocabulaire de la douleur qui fasse de cette dernière un symptôme fiable.

La personnification offre en définitive une triple caractérisation de la douleur: elle est pongitive (transperçante), mordante et arrachante. Trois représentations imagées dont font usage les traités hippocratiques comme la médecine

⁽¹⁶⁾ Le verbe *ἔρπω* qualifie à l'origine la progression rampante de l'animal.

⁽¹⁷⁾ "Toi tu mets en mouvement un mal assoupi sur sa couche"; sur l'analogie récurrente avec la couche ou la tanière du fauve dans *Philoctète*, on se reportera au commentaire de Kamerbeek des verbes *κατευνάω*, *Phil.*, 697, et *ἀναστρώω* (1009); et sur une image du domptage comparable, dans *Ajax*, cf. J. Jouanna, 1977, p. 168-186.

⁽¹⁸⁾ Qu'on pense au fameux "triangle hippocratique" d'*Epidémies II*, qui présente le médecin et le malade comme des alliés dans le combat commun contre la maladie. Pour exemple, le premier compte-rendu que nous avons cité intégrait au diagnostic la sensation de morsure éprouvée par le patient.

moderne. Car jusqu'à nos jours, on n'a d'autre recours pour exprimer l'incommunicable qu'une expression métaphorique, renvoyant entre autres à l'objet qui peut la provoquer⁽¹⁹⁾.

La progression spatiale du prédateur vers sa proie permet d'exprimer la fulgurance et la transposition : au vu des verbes de mouvement déjà cités, avec leur préverbes significatifs *pros-* et *dia-*, la douleur sauvage approche, entre puis traverse le corps de la victime, termes évoquant à la fois une intensité croissante et une sensation précise... Cette douleur est particulièrement celle de Philoctète (*Phil.*, 742-6 et 785-792 : de *προσέρπει*, *προσέρχεται* à *διέρχεται*, *διαμπερές*).

Une autre image est convoquée, celle de l'aiguillon (*κέντρον*, *Trach.* 840, puis *οἶστρον*, 1254) du Centaure malmenant sa victime : Héraclès évoque subtilement la douleur traversante et harcelante qu'on retrouve sous forme de comparaison chez un malade d'Hippocrate qui a "le dos comme piqué par des aiguilles nombreuses" (*Mal. II*, 66, 1 ou 73, 1).

"Si dans la ténèbre meurtrière, une étreinte née de la ruse venue du Centaure torture ses flancs, auxquels s'est fondu un poison - engendré par la mort et nourri par un dragon luisant..., la torture se confond à son corps tandis que les mots rusés et meurtriers préparés par le monstre à la noire manière le malmènent à l'aide d'un aiguillon brûlant." (*Trach.*, 831-40).

C'est l'action conjuguée du Centaure et de l'Hydre - présents symboliquement dans le poison offert - qui est évoquée sous la forme de l'aiguillon et d'une torture enveloppant les membres d'Héraclès (Kamerbeek, 1948, p. 202) ; mais cette longue phrase poétique permet aussi au sujet de rendre compte de sa douleur, envisagée dans son étendue et dans sa profondeur, et perçue comme "pongi-

tive" mais aussi "transive" : l'image de l'étreinte, des êtres mêlés ensemble, renvoie en effet à l'expérience d'une torture, en accord avec la multiplicité des points de contact de la tunique avec le corps.

L'action de dévorer introduit naturellement la sensation de morsure, exprimée par la racine *dak-* présente dans *δακθυμος* ou *όδαγμός*, la plus courante dans l'imaginaire grec depuis l'*Iliade* (*Trach.*, 770)⁽²⁰⁾, jusque dans les traités médicaux. L'action animale va aussi jusqu'à dire dans les *Trachiniennes* le déchirement *σπαράγμος* (1082) et l'arrachement éprouvés *διασπάρασσω* (1254). La racine *sparag-*s'emploie précisément pour l'action des mâchoires des bêtes féroces, comme celles qu'Antigone craint pour le cadavre de son frère laissé sans sépulture (*Ant.*, 1081)⁽²¹⁾.

Ainsi, d'une certaine manière, ces qualifications métaphoriques autour de la bête, alternant avec le cri, fournissent-elles un discours de malade idéal du point de vue de la médecine rationnelle, puisque la précision symptomatologique recherchée par le médecin se trouve associée au vécu authentique de la douleur, qui lui reste toujours opaque et souvent inaccessible si le sujet n'a pas de mots pour dire ce qu'il ressent⁽²²⁾.

La métaphore animale permet donc de cerner différents aspects de la pathologie représentée, et si l'intrigue lui dénie une origine organique, son évolution se fait selon un processus interne, voire cohérent du point de vue de la médecine rationnelle. À nos yeux, une telle attention au pathologique n'est pas seulement dictée par une surenchère pathétique mais reflète à divers degrés une approche contemporaine qui se fie à la raison.

Outre les détails cliniques, la description des affections que les pièces mettent en scène accueille les grandes options de la nouvelle démarche médicale vraisemblablement connue des Tragiques. Sans doute l'influence est-elle réciproque entre rédacteurs de traités médicaux et auteurs

⁽¹⁹⁾ Outillage verbal qui se systématise au XVIII^e siècle et reste une qualification utilisée aujourd'hui, même si l'éventail des mots de la douleur s'est élargi ; le questionnaire mis récemment au point par l'université Mac Gill à Montréal permet de mieux décrire la douleur et ses conséquences émotionnelles et psychologiques, en puisant à 65 vocables classés en 3 catégories principales : sensori-discriminatives, affectives et spatio-temporelles. Cf. M. Schwob (1994, p. 86) : "Aujourd'hui encore les adjectifs utilisés pour décrire la nature de la douleur ressentie sont une aide précieuse au diagnostic étiologique. Des termes comme pulsatile, brûlant, ternaillant ou broyant peuvent orienter rapidement vers une cause de la douleur".

⁽²⁰⁾ *Trach.*, 770. Chez les Grecs, la brûlure du feu, comme le venin de serpent, "mordent". Une différence d'intensité et de profondeur m'est cependant suggérée par M. F. Poplin, que je remercie, entre la morsure de la bête féroce qui, à l'instar du chien, s'en prend aux os, et la morsure du feu qui, sur le bûcher de Patrocle, laisse intacts les os blancs. La métaphore animale dit donc, outre l'action profonde du poison, la nature de la douleur mordante, mais aussi son intensité qui semble maximale.

⁽²¹⁾ *Ant.*, 1081, *σπαράγματα*, cadavres déchiquetés par les chiens, les fauves ou les oiseaux.

⁽²²⁾ La répartition des rôles tragiques entre Philoctète le malade et Néoptolème le témoin de la crise, suggère même l'association idéale de deux paroles qui se complètent. Cf. les descriptions déjà citées de l'hémorragie : *Phil.*, 783sq puis 821-6 ; de même, à l'expression métaphorique de l'aiguillon ou à l'expression "je suis dévoré !" correspond dans la comparaison d'Hyllos l'interprétation plus reculée et pédagogique du médecin : "une morsure convulsive gagne ses os, comme s'il était mordu par le venin d'une odieuse vipère meurtrière", *Trach.*, 769-771.

tragiques⁽²³⁾ ; ce langage imagé développé par la tragédie et peut-être passé entre temps dans le langage courant, a pu à son tour, dépouillé de l'ambiguïté de la personnification, fournir un matériau où puisent les praticiens pour le dialogue avec les malades et les auteurs des traités médicaux - en cours de rédaction tout au long du V^e siècle - pour affiner ce à quoi la médecine postérieure portera une attention plus accrue encore : l'expression de la douleur.

On touche à la seconde fonction de la métaphore animale.

Deux facettes du processus qu'est le transfert métaphorique éclairent la coexistence possible de deux modes de pensée au sein de notre image animale. La métaphore supplée à un déficit langagier, dit ce qui n'a pas de langage propre : la douleur subjective du blessé au cœur de la crise. En tant que productrice de langue, pourvoyeuse de mots, elle sert la démarche de la nouvelle médecine. Mais le caractère adjonctif d'une métaphore la destine à opérer une "promotion du sens", selon l'expression de P. Ricœur : elle ajoute à la réalité du signifié les valeurs du signifiant, les connotations du registre animal dont elle est tirée. Au vu de l'univers de référence déjà chargé dans l'imaginaire, la maladie comparée à une bête sauvage peut devenir un adversaire redoutable, le dépositaire des forces irrationnelles que l'Athénien voit à l'œuvre dans le triomphe, supposé antérieur à la civilisation, du sauvage sur l'humain.

Or les manifestations de la maladie portent une double atteinte à l'ordre du monde : l'image est en soi celle d'une inversion inquiétante de l'équilibre des forces entre hommes et bêtes ; mais la réalité tragique va plus loin : l'ensauvagement qui menace le comportement même d'Héraclès comme de Philoctète suggère une intrusion révoltante de la sauvagerie en l'homme.

L'humain menacé par l'animalité

La maladie menace symboliquement l'homme sur les deux terrains évoqués en introduction : celui de l'emprise de l'homme sur le reste de la nature, de la civilisation sur le monde sauvage, et celui de sa différence fondamentale avec les autres règnes.

L'humain vaincu par l'adversaire sauvage

Une animalité superlative

L'affrontement que suggèrent les propos du malade en crise paraît d'autant plus voué à l'échec que l'imaginaire

convoqué est une animalité superlative : la figure animale ne se dessine qu'à travers ses attributs, verbes d'actions ou épithètes. Ces traits limités, qui n'exigent pas une observation poussée de l'*ἔθος* animal, ont néanmoins un effet recherché : l'absence de nomination de l'animal référentiel laisse ouvert le champ des possibles perceptions de la souffrance et, surtout, concentre en la représentation de la *nosos* tous les attributs du monde sauvage. La maladie offre à l'imagination les traits d'une animalité essentielle, et n'a pas seulement valeur d'image pittoresque : elle peut se charger ainsi de toutes les implications que représenterait la recrudescence des forces sauvages dans le monde civilisé.

Les actions évoquées n'orientent pas moins le spectateur athénien pétri de culture homérique vers deux entités animales majeures, incarnant par excellence l'agressivité : la métaphore longuement filée de la *nosos* dévorante renvoie implicitement au lion ou peut-être au loup, tandis que son intrusion progressive évoque le serpent.

L'adjectif *διαβόρος* et le vocabulaire de la dévoration récurrent dans les deux pièces⁽²⁴⁾ ne peuvent manquer de rappeler le carnassier par excellence, le lion "mangeur de viande crue". Les exemples homériques sont légion, qui montrent le fauve s'attaquant aux animaux plus faibles et se repaissant de leur chair (Bonnafé, 1984, p. 57-62, 124 et 129). La description de l'action du poison depuis l'épiderme jusqu'aux os d'Héraclès évoque sans doute dans les esprits athéniens la curée du lion auquel est comparé le Cyclope qui dévore le compagnon d'Ulysse sans laisser de reste (*Odyssée*, IX, 292).

Rappelons la plainte d'Héraclès des vers 1054 sq. contre le mal qui "se nourrit depuis les profondeurs de la chair, mange les bronches, a bu entièrement le sang", pour montrer sa parenté avec l'*ekphrasis* du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* (XVIII, 582) où "deux lions, ayant déchiré/fendu la peau du grand taureau, absorbent avidement ses entrailles et son sang noir". Les termes grecs employés ne sont pas les mêmes, mais leur sens et l'action qu'ils traduisent sont comparables.

Dans *Philoctète*, les courses errantes qui la rassasient, tout comme l'habile progression de la *nosos*, tapie jusqu'à l'élan décisif, sont proches de l'agression stratégique à laquelle se livre le roi des animaux sur la proie où il enfonce ses crocs. Lorsqu'on songe que la détermination du prédateur affamé le rend chez Homère indomptable, et que dans nos tragédies il s'en prend non exclusivement aux trou-

⁽²³⁾ Si la tragédie a inspiré à son tour la littérature médicale, c'est comme pourvoyeuse de langage (J. Jouanna, 1988). Voir aussi sur la folie : Pigeaud, 1981.

⁽²⁴⁾ Autour des verbes *δαίνυμι*, *βιβρώσκω*, *βρύκομαι*, *ροφέω* et mots des mêmes familles, *Trach.*, 987, 1054, 1084, 1088 ; *Phil.*, 313, 695, 745.

peaux ou aux bêtes comme chez Homère, mais symboliquement à l'homme lui-même, la *nosos* apparaît bien comme le nouvel adversaire terrible et incoercible de l'humain.

L'autre animal auquel Sophocle fait allusion est la vipère : dépositaire de deux attributs forts chez Homère, elle est souvent un signe divin néfaste et le rare animal avec lequel l'homme homérique a un "antagonisme instinctif" (Bonnafé, 1984, p. 97)⁽²⁵⁾. Au niveau de l'intrigue, le reptile renvoie effectivement à l'origine divine ou surnaturelle de la blessure : Philoctète blessé par le serpent gardien du sanctuaire de Chrysè, Héraclès par les substances mêlées du Centaure et de l'Hydre de Lerne. Mais dragon et serpent se rappellent surtout aux héros à travers la sensation fulgurante de morsure qu'ils éprouvent lors de leurs crises, au point que la comparaison, déjà citée, vienne naturellement à l'esprit du fils d'Héraclès :

"Lui vint une morsure convulsive qui l'atteint jusqu'aux os, comme s'il était dévoré par le venin d'une odieuse (ἐχθράς) vipère meurtrière (φονίας)" (Trach., 769-771).

La douleur est aussi vive que l'animal est haï : les deux adjectifs féminins employés par Hyllos renvoient à la vision homérique du reptile et dans ce contexte tragique n'ont pas un caractère purement formulaire. L'*Iliade* montre le recul spontané devant une bête à laquelle l'humain prête une méchanceté foncière, et la représentation survit jusqu'à Aristote qui oppose à la noblesse de l'aigle l'être "non libre et insidieux" qu'est la vipère.

Sophocle renchérit donc sur la qualification homérique : Philoctète "se meurt d'une maladie sauvage (ἀγρία), blessé par la morsure sauvage (ἀγρίῳ) d'une vipère qui détruit l'homme (ἀνδροφθόρου)" (Phil. 265-267). Qualifiée d'*ἀνδροφθόρου*, encadré par deux occurrences de l'adjectif *ἀγrios*, l'identification à la cruelle vipère fait de la maladie l'ennemi du genre humain. En outre, l'impression que la maladie boit la vie avec le sang est aussi une action attribuée à la vipère par Sophocle lui-même⁽²⁶⁾.

Représentée dans le cadre de l'antagonisme primitif de deux univers, la maladie semble freiner l'emprise de l'homme sur la nature, son élan civilisateur. Avoir choisi pour comparants implicites des animaux emblématiques

suggère que cette recrudescence du sauvage dépasse le cas particulier, menace l'ordre du monde. Ce que confirme l'issue du corps-à-corps entre le héros et son agresseur pathologique. Le sujet en proie à sa douleur se débat⁽²⁷⁾, puis finit par se résoudre à l'impossibilité de chasser de son pied la bête féroce qui l'habite - comme le dit très exactement l'adjectif ἐνθηρος, "habité par une bête sauvage"⁽²⁸⁾.

Le chasseur chassé

Or la maladie est un ennemi invincible et pernicieux devant lequel les instruments que l'homme emploie habituellement pour repousser les bêtes sauvages sont inopérants, voire se retournent contre lui. Et les modalités de cette lutte sont aux antipodes du combat héroïque qu'est la chasse humaine. L'arc magique, hérité d'Héraclès, est le seul moyen qu'a Philoctète pour se nourrir et pour se défendre contre les bêtes sauvages "à peau tachetée ou vêtues de fourrure", contre les "rapaces ailés, fauves à l'œil ardent maîtres des montagnes" (Phil., 184 et 1146-1148) dont le chœur ou le héros abandonné rappellent à loisir la proximité dans l'île déserte où l'on se trouve. Les flèches ont même pour fonction de "frapper les bêtes sauvages" (Θηροβολέω, 165). Or, chaque fois que la crise survient, Philoctète doit se séparer symboliquement de son arme et s'offrir démuni à l'agression du fauve. C. Segal et A. Schnapp (1997, p. 545, n. 61), citent un autre vocable emprunté au lexique cynégétique, si on accepte la version de l'édition de Long : ἐπίσιγμαi (Phil., 755) désigne le bruit strident qui signale la présence de la maladie. (D'une façon générale, on se reportera à ces deux auteurs pour une analyse exhaustive de la métaphore de la chasse et de son renversement dans *Philoctète*, et à Vernant et Vidal-Naquet, 1981, p. 170 sq.).

Dans les *Trachiniennes*, l'arsenal cynégétique est convoqué par une image autre que celle de l'assaut : c'est celle du filet, en référence à la tunique qui colle au corps. Héraclès "succombe sous des liens ineffables", est pris dans les "mailles du filet tissé par les Erinyes"⁽²⁹⁾. Indépendamment de la mention des déesses du sang et du sauvage (Vernant et Vidal-Naquet, 1981, p. 157), ce vocabulaire, et précisément la notion d'enveloppement, avec le préverbe ἀμφι est plus généralement celui qu'on emploie

⁽²⁵⁾ L'auteur s'appuie sur *Iliade*, III, 34-35 et XXII, 93-95.

⁽²⁶⁾ Cf. le reproche de traître et de parasite adressé par Créon à Ismène, *Antigone*, 532.

⁽²⁷⁾ Il faut imaginer les jeux de scène accompagnant cette lutte contre un adversaire invisible, contorsions pour Héraclès, volonté de chasser l'habitant indésirable de son pied pour Philoctète, jusqu'au souhait en dernier recours d'être amputé du membre infesté.

⁽²⁸⁾ Selon la juste traduction de J.C. Kamerbeek (1948) étayée par J. Jouanna (1988, partic. p. 351) au lieu de "grouillant de vermine".

⁽²⁹⁾ ἀφράστῳ τῆδε χειρωθεὶς πέδῳ, 1057 et ὑφαντόν ἀμφίβληστρον, 1052.

pour évoquer la capture d'un animal sauvage et sa domestication⁽³⁰⁾.

Le filet, utilisé pour chasser des bêtes sauvages, est l'apanage de l'homme puisqu'il est un produit de la *τέχνη*, voire de la *μητις*. On sent donc la force du renversement de l'ordre normal à travers cette image : non seulement l'homme est dominé par le sauvage, mais au moyen de ses propres armes ; ce que consacre le passage des *Trachiniennes* déjà cité sur l'action du Centaure (*Trach.*, 832-840). Le filet et l'aiguillon évoquent, outre la sensation concrète, l'emploi détourné des instruments de la civilisation contre l'être humain qui devient la proie du monde inculte, incarné à la fois par la souffrance physique et par le monstre Nessos dont Héraclès a autrefois purgé la terre.

Cet exemple souligne évidemment le paradoxe de la pièce : Héraclès assailli par une créature sauvage alors qu'il a consacré sa vie à débarrasser la terre de ses monstres. L'accentuation de ce paradoxe est l'apanage de Sophocle⁽³¹⁾ qui recule l'événement à la maturité du héros : devant un Héraclès qui vient juste d'achever ses travaux civilisateurs, et qui va succomber définitivement sous l'assaut du fauve, on voit bien que la maladie physique est le scandale central et le dernier lieu de l'irruption du sauvage.

La tragédie convoque donc à de nombreuses reprises le passé mythique du fils de Zeus, souligne son action purgatrice (*καθαίρων*) tout au long de la pièce, notamment dans le passage suivant :

"Il me tient, ah... ah, le revoilà qui s'approche ! D'où êtes-vous issus, vous les plus injustes de tous les Grecs, vous que j'ai débarrassés de tant de créatures dans la mer et les bois, jusqu'à mourir, pauvre de moi... et aujourd'hui que je suis malade, personne ne tournera vers moi ni feu ni glaive bienfaiteur ?" (*Trach.*, 1010-1014).

La maladie est bien la résurgence des forces sauvages contre lesquelles l'homme le plus averti est impuissant⁽³²⁾. Dans un long monologue, Héraclès déplore l'état actuel de

son corps dominé par le mal féroce, en se souvenant des travaux qui ont opposé ses membres à des monstres dont sont accentués les attributs sauvages. On retrouve parmi ces monstres le lion et la vipère, et leurs caractéristiques (v. 1088-1103)⁽³³⁾. Philoctète dans une moindre mesure incarne l'humanité triomphante : il possède l'arc hérité du héros libérateur de l'espèce humaine et a converti cet arc au combat civilisé, normé. Or, estropié, il est condamné à réutiliser cet arc contre les bêtes sauvages⁽³⁴⁾, et face à l'accès de douleur, son arc et sa valeur guerrière ne lui sont d'aucun secours.

Les multiples colorations de la métaphore animale donnent ainsi une dimension métaphysique à cette lutte illusoire contre la maladie. Elle va jusqu'à mettre en cause l'identité sociale des malades, leur place dans la communauté humaine, leur *δοξά*. On rejoint là le deuxième effet dramatique de la maladie sauvage : l'atteinte que celle-ci peut porter à l'intégrité même de l'être. Le risque que fait encourir la *νόσος* au héros revêt les deux aspects : elle triomphe certes de l'adversaire, mais encore, en pénétrant en l'homme, elle lui fait adopter une conduite qui sort des limites de la nature humaine. Or Sophocle insinue qu'avec le phénomène pathologique, l'irrationnel peut reprendre ses droits sur l'homme, mais aussi en l'homme même.

La bestialité de l'homme

La cohabitation avec l'inabordable

La transmission des attributs du sauvage au malade est préparée par l'action insidieuse qu'exerce la *nosos* : quand elle n'agresse pas, elle cohabite avec l'être souffrant, lequel est en quelque sorte et son maître et son esclave⁽³⁵⁾. Le mal d'Héraclès est "collé à ses flancs", et le ronge, lui dévore les bronches "en vivant auprès d'elles" (*ξυνοικούν*, *Trach.* 1053-55). Philoctète se plaint d'avoir été abandonné "en compagnie de sa maladie" (v. 268). Que ce soit la durée de l'infection pour Philoctète, ou l'étendue de la plaie d'Héraclès, qui légitime cette image, la métaphore de la vie commune dit le paradoxe de la *nosos* et annonce son danger. Paradoxe parce

⁽³⁰⁾ Capture : ἀμφιβαλὼν, jeter un filet autour, *Ant.* 343 et σπείραισι, replis d'un filet, 346 ; domestication : ἀμφίλοφον ζυγόν, jeter un attelage, le joug, 350.

⁽³¹⁾ Par rapport aux *Héraclès furieux* d'Euripide et de Sénèque, qui montrent la folie et le courage de la surmonter : le héros chez eux continue de vivre.

⁽³²⁾ Le médecin sera donc le nouveau héros purgateur de monstres et Hippocrate n'évite pas la comparaison avec Héraclès, comme le souligne J. Jouanna (1988, p. 345-346) à propos d'une monnaie de Cos.

⁽³³⁾ Comme les fauves homériques, le lion monstrueux menace l'élevage (1092), la vipère est inhumaine (1096) ; la situation géographique générale renvoie aux bornes du monde civilisé, dans un au-delà sauvage. Voir aussi 1056-1064.

⁽³⁴⁾ La fonction dégradée de l'arc est bien montrée par C. Segal (1981, p. 298-299) et l'enjeu de l'arc pour la survie du malade par C. Mauduit (1995, p. 356-364) ; cf. aussi P. W. Harsh (1960).

⁽³⁵⁾ On trouvera les occurrences plus nombreuses de ce "vivre avec la maladie" dans Terasse (1993).

qu'il y a quelque chose d'irrationnel et d'intolérable pour l'homme à avoir pour compagnon inséparable l'inhumain.

Ce parasitisme indésirable est souligné avec ironie par des rapprochements lexicaux⁽³⁶⁾, comme l'emploi du participe *παρεστώσης* dans cette question de Néoptolème à Philoctète :

“Éprouves-tu un douloureux accès de la maladie, ta compagne habituelle” (*τῆς παρεστώσης νόσου*) ? (*Phil.*, 734).

Le verbe *παρίστημι*, “se tenir auprès de”, sous-entend souvent un soutien, que la traduction a voulu rendre. Le terme vient juste d'apparaître en composition quelques répliques plus haut, pour désigner l'appui concret dont peut disposer le boiteux en l'épaule du jeune homme : “mon infirmité a besoin de te prendre pour appui”. Juste après cette évocation de l'amitié thérapeutique⁽³⁷⁾, la maladie se manifeste et revendique son monopole sur celui qui l'a nourri : le malade qui nécessite un soutien extérieur, ne peut compter que sur celui de la souffrance, lequel interdit jalousement tout contact avec l'univers civilisé.

L'oxymore suivant relevé dans les *Trachiniennes* est du même ordre :

“Elle s'élance à nouveau, elle s'élance pour me malmenier, la perfide, l'inabordable (*ἀποτίβατος*) et sauvage maladie” (*Trach.*, 1025-1026).

Le blessé doit vivre en compagnie de ce qui ne peut être fréquenté : *ἀποτίβατος*, littéralement “ce vers quoi on ne peut aller”.

L'humain contaminé par le sauvage

Ces associations illustrent la coexistence d'une perception à la fois intérieure et extérieure, qui renvoie au caractère oxymorique de la maladie elle-même. Elle m'est à la fois intime et étrangère :

- elle est en moi sans être moi-même ; ce que je perçois dans les profondeurs de ma chair me reste extérieur,

- mais, pressentiment tragique, ce dont je ne veux voir que l'altérité menace de se confondre avec ma propre personne. Et en effet, les limites sont alors fragiles entre le moi et l'autre : si la *nosos* est intrusion dans le corps humain d'un corps étranger - à ce corps et à l'espèce humaine - sa victime est à son tour menacée de basculer dans l'étrange du monde sauvage.

Héraclès connaît une régression ponctuelle mais fulgurante : la violence de la douleur naissante entraîne une perte de contrôle qui se mue en un acte de sauvagerie. Outre des éléments ponctuels comme le rugissement⁽³⁸⁾, il adopte une conduite inhumaine :

“Comme à ces mots une convulsion extrêmement douloureuse s'en était pris à ses poumons, il saisit Lichas par le pied, là où s'infléchit l'articulation et le lance contre un rocher qui émergeait de la mer ; des cheveux il fait jaillir la blanche moelle, l'intérieur du crâne et le sang se répandant en même temps. Toute la foule pousse un gémissement horrifié devant la maladie folle de l'un et la mort de l'autre.” (*Trach.*, 777-784).

Le caractère monstrueux est accru par le rapprochement incontournable entre le héros déchu et une créature inhumaine : le Cyclope de l'*Odyssée*, repris par Euripide. Le récit du meurtre de Lichas emprunte des traits précis à celui de Polyphème en train de tuer et dévorer les compagnons d'Ulysse⁽³⁹⁾. Ainsi Héraclès risque-t-il de ressembler aux monstres qu'il a exterminés.

À la déshumanisation provisoire mais paroxystique et symbolique du fils d'Alcmène correspond l'ensauvagement plus durable et plus inoffensif de Philoctète. Certes, cette régression n'est pas uniquement due à la maladie, mais aussi à l'exil, et la métaphore du sauvage et de la chasse circule pour donner à la pièce une dimension anthropologique plus vaste⁽⁴⁰⁾ ; cependant c'est bien la maladie qui à l'origine a coupé Philoctète de la civilisation et déterminé l'exil :

⁽³⁶⁾ On trouve ainsi l'évocation mêlée de la solitude et de la compagnie de la maladie, que C. Mauduit (1995, p. 346-349) montre bien pour *Philoctète*, à travers les préverbes employés. Il faut y ajouter le rapprochement avec *παρίστημι* développé ci-après et le paradoxe comparable des *Trachiniennes*.

⁽³⁷⁾ Variante concrète de la *προσδρεία*, action bénéfique que les proches peuvent apporter au malade, reconnue par la médecine hippocratique et mise en scène dans l'*Oreste* d'Euripide représentée un an après *Philoctète*. Le vers cité porte le verbe *συμπαρίστημι* (675).

⁽³⁸⁾ *Βρύκομαι* (805) évoque initialement le “grondement connoté de danger”, cf. J.-L. Perpillou (1982, §15).

⁽³⁹⁾ Cf. *Odyssée*, IX, 288-290. Euripide ajoute ce qu'on trouvera chez Sophocle, à savoir la prise : le tendon, et le support : la pointe saillante d'un rocher (*Cyclope*, 397-402).

⁽⁴⁰⁾ Le blessé, devenu le prototype de l'homme primitif, est chassé comme un gibier ; il devient la cible de trois prédateurs : proie de la cité qui après l'avoir rejeté veut s'en emparer par un piège, proie de sa maladie et proie des bêtes sauvages dont l'environnement le menace d'autant plus qu'il se voit brusquement dépouillé de l'arc avec lequel il les chassait. Le renversement varie et gagne en ambiguïté au fil de la pièce, cf. C. Segal (1981, p. 300) et surtout A. Schnapp (1997, p. 91-97).

de l'aveu d'Ulysse, la mauvaise odeur et les cris inarticulés, attributs de la bête, faisaient obstacle au bon déroulement des sacrifices, caractéristiques de la communauté humaine organisée (*Phil.*, 1-11). Il faut mettre la maladie au centre, à l'origine de la rupture de l'équilibre social.

Tout dit le retour de Philoctète à l'état sauvage : la description liminaire, en son absence, de sa grotte (v. 31-39), le son de sa voix perceptible depuis la *skênè*, plus proche d'un cri d'animal que "du son de la flûte joué par un berger" (v. 202-218)⁽⁴¹⁾, et enfin son apparence physique "ensauvagée", de son propre aveu⁽⁴²⁾.

Si l'abandon sur une île déserte y est pour quelque chose, le retour à l'état sauvage est toujours rapproché de la maladie : dans le contenu de la grotte se mêlent les ustensiles indiquant un faible niveau de civilisation et les hardes infectées, qui suggèrent que la gangrène n'est pas étrangère à cette régression.

De plus, l'animal rôde. Ces deux tragédies sont les rares occasions, on l'a dit, où l'animal tient une place importante dans l'univers de référence métaphorique... et une place virtuelle dans l'intrigue elle-même. Le passé récent d'Héraclès est lié à la lutte contre les fauves. Dans *Philoctète* aussi, l'animal menace : non plus dans le temps mythique à peine débarrassé des monstres, mais dans la nature qui n'a pas reçu l'empreinte de l'humanité. La maladie ensauvage et le malade traité en sauvage est abandonné dans une île peuplée des bêtes dont il se rapproche.

Enfin, le vocabulaire instaure une parenté : l'adjectif sauvage circule, s'applique tantôt à la maladie, tantôt à la douleur, tantôt au héros, tantôt à sa plainte. On peut ajouter avec C. Segal et P. Vidal-Naquet (1981, p. 148, note 73), que la nourriture de Philoctète est qualifiée de *βοπά* (*Phil.*, 274) - de même racine que *διαβόρος*, qui ronge, dévorant - qui désigne la pâture d'un fauve.

Vu son rôle dans la représentation de la maladie, l'animal paraît traverser la tragédie de Sophocle quand l'animalité de l'homme inquiète le poète-citoyen. Dès l'Antiquité,

"l'animalité reste un horizon de l'homme, celui de sa perte, de sa fuite hors de lui-même" (Lestel, 1996, p. 43). Non qu'il soit méprisé : l'animal n'est plus un modèle ni une source de pittoresque, mais il n'est connoté négativement que par le danger concret qu'il représente et par son caractère sauvage - lorsque l'homme endosse ces traits.

Un degré est franchi en effet entre l'effroi que le prédateur inspire à l'homme lorsqu'il s'en prend à lui, et la monstruosité réelle qu'il y a pour l'homme à adopter un comportement bestial, c'est-à-dire moins proche de l'animal domestique que du monde sauvage et du monstre hybride, censés avoir été éradiqués par la civilisation. Du reste, le malade retourné à l'état sauvage choque parce qu'il met en péril la frontière ontologique qui commence à se dessiner entre l'humain et l'animal : la transformation le touche dans son identité sociale, dans son être métaphysique.

C'est de là que la maladie tire sa dimension tragique. La tragédie met en scène de façon exacerbée la réticence à attribuer la maladie à la seule fragilité de l'organisme, au vu des effets démesurés de la maladie sur sa victime, de la sensation douloureuse à la menace de déshumanisation. Ce vécu révoltant fait surgir la question du pourquoi, à laquelle la pensée archaïque offre une réponse encore satisfaisante : une volonté divine, confusément liée à cet esprit mauvais qui me mine de l'intérieur. Cependant l'évocation du comment accueille une description plus "scientifique" du processus pathologique, où l'on sent une tentation de l'approche rationnelle, à défaut d'une adhésion à son analyse étiologique.

C'est la métaphore animale, support souvent oublié de la description clinique, qui opère une synthèse possible. Cette superposition - dissociée ici pour les besoins de l'exposé - tend à faire de la langue poétique le lieu privilégié de la fusion des deux approches, entre lesquelles le dramaturge et ses contemporains sentent d'autant moins le besoin de trancher qu'elles ne leur apparaissent pas aussi contradictoires qu'à un lecteur du XX^e siècle⁽⁴³⁾.

⁽⁴¹⁾ Le berger étant, lui, garant de la domestication.

⁽⁴²⁾ ἀππηγλιώμενον, v. 226. Pour un relevé de toutes ces caractéristiques du sauvage, voir Terasse, 1993.

⁽⁴³⁾ C'est d'ailleurs une justification possible du flottement qui entoure l'identité du "médecin" que l'oracle de Zeus destine à Philoctète (Machin, 1981, p. 62-103) : Asclépiades ou Asclépios selon les locuteurs, médecins humains ou dieu guérisseur ? C'est sur la deuxième possibilité que s'achève la pièce, par la bouche d'Héraclès divinisé : Sophocle suggère que seul un dieu peut guérir une blessure d'origine surnaturelle - comme le comprend à juste titre C. Mauduit (1995, p. 368) - mais son "hésitation" globale n'est pas étrangère à la cohabitation de la part divine et de la pratique humaine dans l'approche de la maladie tragique. Le dieu promet une guérison divine, le jeune héros Néoptolème évoque l'action des médecins humains, question de point de vue... Sophocle, fidèle d'Asclépios, attentif aux découvertes de la médecine rationnelle, ne saurait trancher.

Bibliographie

- BONNAFÉ A., 1984.– *Poésie, nature et sacré I*. Lyon : CMO n° 15.
- GRMEK M. D., 1995.– Le concept de maladie. In : M. D. Grmek éd., *Histoire de la pensée médicale, vol. I. De l'Antiquité au Moyen Age*. Paris : Seuil.
- HARSH P. W., 1960.– The role of the Bow in the *Philoctetes* of Sophocles. *American Journal of Philology*, 81 : 408-414.
- HIPPOCRATE rééd. 1983.– *Maladies II*. Édition, introduction et notes de J. Jouanna. Paris : C.U.F., Belles Lettres.
- JOUANNA J., 1977.– La métaphore de la chasse dans le prologue de l'*Ajax* de Sophocle. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2 : 168-186.
- JOUANNA J., 1983.– Le sommeil médecin. In : *Théâtre et spectacles dans l'Antiquité* (Actes du colloque de Strasbourg, 5-7 nov. 1981). Strasbourg : p. 49-69.
- JOUANNA J., 1988.– La maladie sauvage dans la Collection Hippocratique et la tragédie grecque. *Mètis*, 3 : 343-360.
- KAMERBEEK J. C., 1948.– Sophoclea II. *Mnemosyne*, 1 : 198-204.
- LESTEL D., 1996.– *L'animalité. Essai sur le statut de l'humain*. Paris : Hatier.
- MACHIN A., 1981.– *Cohérence et continuité dans le théâtre de Sophocle*. Québec-Aix en Provence : S. Fleury.
- MAUDUIT C., 1995.– Les morts de *Philoctète*. *Revue des Études Grecques*, 108 : 339-370.
- PERPILLOU J. L., 1982.– Les verbes de sonorité à vocalisme expressif en grec ancien. *Revue des Études Grecques*, 95 : 220-255.
- PIGEAUD J., 1981.– *La maladie de l'âme, étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médicophilosophique antique*. Paris : Belles Lettres.
- PSICHARI J., 1908.– Sophocle et Hippocrate. À propos du *Philoctète* de Lemnos. *Revue de Philologie*, 32 : 95-128.
- SCHNAPP A., 1984.– Eros en chasse. In : J.-P. Vernant éd., *La cité des images*. Paris : Nathan, 67 sqq.
- SCHNAPP A., 1997.– *Le Chasseur et la cité. Chasse et érotique en Grèce ancienne*. Paris : Albin Michel.
- SCHWOB M., 1994.– *La douleur*. Paris : Flammarion Dominos.
- SEGAL C., 1981.– *Tragedy and civilisation*. Cambridge-Londres : Harvard University Press.
- TÉRASSE S., 1993.– *La douleur du héros dans les Trachiniennes, Philoctète et Œdipe à Colone de Sophocle*. Mémoire de Maîtrise, Université Paris IV-Sorbonne, juin 1993.
- VERNANT J.-P. et VIDAL-NAQUET P., 1981.– *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*. Paris : Maspero.
- VITRAC B., 1989.– *Médecine et philosophie au temps d'Hippocrate*. Paris : Presses universitaires de Vincennes.